

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (INaLF)

[La] vérité dans le vin ou Les Désagréments de la galanterie [Document
électronique] : comédie en 1 acte et en prose / de Collé

SCENE 1

p232

*la scène est dans le sallon commun à
l' appartement du président et de la présidente.*

p234

la présidente, Madame Dupuis.

La Présidente, *entendant entrer dans son
appartement* .

Qui est-ce qui est-là ? *sans regarder*. n' est-ce
pas la fille des traits galants ? Eh non !

C' est ma chere amie ; c' est Madame Dupuis !

Comment ! Il n' y avoit-là personne pour vous
annoncer ?

Madame Dupuis.

Bon jour, ma chere amie ; bon jour, ma chere
présidente Nacquart. Attens donc... baise-moi
au-dessous de mon rouge.

La Présidente.

Eh, dites-moi donc, mon coeur, il n' est pas midi ! ...

c' est un miracle de vous voir à ces heures-ci ! ...

ordinairement, vous commencez à penser
sérieusement à sortir du lit, vers les cinq ou six
heures du soir...

Madame Dupuis, *d' un ton et d' un air
très-maniérés* .

Eh mais, ma chere enfant, c' est que vous me voyez
d' une inquiétude... qui ne ressemble à rien... je
vous dis, vraiment inquiète... j' ai fait mettre mes
chevaux dès que j' ai été éveillée, pour m' éclaircir
avec vous, si le mariage de mon fils... de Dupuis
et de Mademoiselle Nacquart... de votre fille...
est rompu... manqué... s' il n' en est plus question.

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

La Présidente.
Comment ! Pourquoi seroit-il rompu ?

p235

Madame Dupuis.
Le contrat devoit être signé aujourd' hui, chez vous, n' est-ce pas ? Et hier, de la journée, je n' ai vu votre bourgeois de mari ! ... et l' on doit s' attendre à tout de la part de ces petits esprits-là.
La Présidente.
Dieu me préserve de dire jamais du bien de mon mari ; mais je ne crois point du tout que dans cette occasion-ci...
Madame Dupuis, *l' interrompant* .
Eh bien, en ce cas-là : si ce n' est pas votre mari, ma chère, je m' en prends donc à vous. Ce sera sûrement par les insinuations de ce monsieur l' abbé Kensington, qui vous gouverne, vous, et votre apoco de mari, que le mariage de Dupuis et de la petite manquera absolument ; je n' ai jamais eu le bonheur de plaire à ce réprouvé-là, moi.
La Présidente.
à l' abbé Kensington ! Quelle prévention... mais cela n' a pas le sens commun...

p236

Madame Dupuis, *l' interrompant* .
Eh non, c' est vous qui ne l' avez pas (il faut que je vous le dise brutalement). Non, vous n' avez pas le sens commun, mon enfant, de vous être entêtée de ce petit prestolet là... oh ! Il y a long-tems que je veux vous ouvrir mon coeur là-dessus...
La Présidente.
Sur quoi ? ...
Madame Dupuis.
écoutez, mon ange ; je sens bien qu' il est établi actuellement dans la société, qu' il faut vivre avec quelqu' un ; on auroit l' air extraordinaire sans cela ; mais il faut que ce quelqu' un-là soit d' une certaine façon... ait un certain rang... certaine considération...
on me demande tous les jours, *qui est-ce qui a la présidente ?* ... que voulez-vous que je réponde ? ... elle appartient à un petit collet... à un capellan... cela a grand air ! ... voilà un beau ridicule ! ... oh ! Ce seroit tout autre chose, si c' étoit quelqu' un de marque... qui eût une maison... qui tînt un état.

La Présidente.
Comment, un état ?

p237

Madame Dupuis.

Oui ! Madame, un état ; ... oui, un état. En un mot, il faut qu' un amant ait quelque consistance, cela excuse tout ; et cela est si vrai, que lorsque vous débutâtes dans le monde, un peu même avant votre mariage, par prendre Milord Sindereze, l' oncle du Kensington, on ne l' a point trouvé mauvais, au contraire. Et pourquoi ? C' est que c' étoit un homme vraiment de qualité. C' étoit un amant comme il faut.

La Présidente, *d' un ton de voix foible* .

Mais attendez donc ; est-ce que j' ai eu milord ?

Madame Dupuis.

Allons donc, cela étoit public ; tout le monde sçait que cet anglois a fait votre mariage avec Monsieur Nacquart ; et qu' il avoit de bonnes raisons pour cela. Et l' on a vu depuis, mademoiselle votre fille appeler constamment ce bon milord, son petit papa ; et, comme je vous dis, cela n' a révolté personne ; ... cela a paru tout naturel... tout simple... je vous en ai donné la raison ; c' est qu' il y avoit de la dignité dans un pareil choix... il auroit fallu avoir de l' humeur, et beaucoup, pour ne pas trouver cela décent. Un milord, un pair

p238

d' Angleterre, un chevalier de l' ordre de la jarretiere ! ... *avec mépris*. mais madame, votre petit abbé ! Fi... fi...

La Présidente, *riant d' un air contraint* .

Mais sçavez-vous bien qu' il ne tiendrait qu' à moi de fâcher ?

Madame Dupuis.

Eh ! Pour quelle raison vous fâcheriez-vous, ma chere amie ? Vous peut-il tomber dans l' esprit de me cacher vos affaires, pendant que je ne vous ai jamais caché les miennes ; et après l' intimité délicieuse dans laquelle nous avons passé notre vie ensemble ? -vous avez oublié apparemment les divins soupers que nous avons faits, pendant deux ans, à la petite maison de Pincourt, du tems qu' elle appartenoit à mon chevalier de malthe, ce grand commandeur des croyans, que je trompois, moi, dans ce tems-là.

La Présidente, *d' un air mal à son aise* .
Quelles folies ! Mon dieu, quelles folies !
Madame Dupuis.
Non, je parle sensément ; et puisque nous sommes
là-dessus, c' est que je veux que vous quittiez
l' abbé... mais est-ce que vous ne

p239

connoissez pas ce personnage-là ? C' est qu' il est
horrible... mais ignorez-vous son aventure avec
la petite Sainte-Uzure ? Il est vrai que ce
n' étoit que la femme d' un notaire.
La Présidente, *avec empressement* .
Je n' en sçais pas le mot ; dites-moi donc, dites...
Madame Dupuis, *continuant avec vivacité* .
Mais, mon enfant, il n' y a que vous à Paris qui
ne soyez pas au fait d' une anecdote aussi rare...
il est vrai qu' il soupçonnoit cette petite femme
d' une chose hideuse... et que je n' ai jamais pû
venir à bout de me persuader... elle avoit
empêché deux fois son mari de mettre dehors une
maniere de valet-de-chambre qu' ils avoient...
et dont votre affreux abbé étoit devenu jaloux.
La Présidente.
Fi, l' horreur, fi ! Ah mon dieu, fi ! Fi !
Madame Dupuis.
Aussi devinez un peu par qui il lui fit rendre sa
lettre de rupture avec elle.
La Présidente.
Par qui ? Par qui donc ?

p240

Madame Dupuis.
Par un fifre et deux tambours... de ces gens qui
donnent des aubades... là, de ces gens qui jouent
des fanfares quand on a gagné aux petites loteries.
La Présidente.
Cela n' est pas possible !
Madame Dupuis.
Je vous dis que rien n' est plus vrai. Mais
indépendamment de ces abominations-là, c' est
que l' abbé n' est point du tout ce qu' il vous faut...
je vous chercherai quelque chose ; et j' ose dire
qu' il y aura de la noblesse dans le choix que je
vous ferai faire... oui, oui... et je veux que
le public trouve cela bien ; mais je dis, bien.
La Présidente.

Comment ?

Madame Dupuis, *poursuivant vivement* .

Mais comment, après avoir vu chez vous, pendant vingt ans, la meilleure compagnie du monde !

C' étoient tous les gens en place ; des ministres ; ...

le marquis celui-ci ; ... le maréchal celui-là ; ...

des petits ducs à la mode ; et les femmes avec lesquelles ils vivoient ; c' étoit

p241

la cour et la ville qui fondoient chez vous...

quel charme peut-on trouver après cela, et où est le mot pour rire, de vous cazaner comme vous faites avec un méchant lévite ?

La Présidente, *se contraignant* .

Avez-vous tout dit, folle que vous êtes ? Je vois bien que le meilleur parti est de rire de la sortie singulière que vous me faites-là ; mais venons au fait : je puis vous assurer d' abord, que mon lévite, (puisque lévite y a) ne s' est jamais mêlé du mariage de ma fille. Quant à mon mari, je n' ai point vu le personnage depuis hier ; mais je répondrais bien qu' il est toujours dans les mêmes dispositions... et pour moi, malgré toutes vos médisances, et même vos grosses calomnies, je puis vous jurer avec amitié, mauvais sujet que vous êtes, qu' on ne peut pas souhaiter le mariage de monsieur votre fils et de ma fille, avec plus d' ardeur que je le desire.

Madame Dupuis.

Ah ! Vous me rassurez absolument, ma chère amie, vous me rendez la vie... c' est que mon fils est amoureux comme un fou de votre fille... et moi, j' aime mon fils... mais je l' aime... comme s' il n' étoit pas de mon mari... et si, il

p242

en est bien sûrement. *elle soupire*. car c' est mon aîné.

La Présidente, *souriant* .

On auroit peine, en vérité, à compter ce que vous dites d' extravagances en un jour.

Madame Dupuis.

Adieu, je retourne chez moi, au plus vite, rassurer mon fils. -mais vous, pensez à ce que je vous ai dit, ma reine ; et croyez-moi : quittez l' abbé ; mais, durement, comme on quitte ces gens-là. Eh,

tenez, pardi, prenez-moi ce jeune prince étranger,
à qui, depuis quelques jours, je vous vois faire
tant d'agaceries... eh mais, ne l'auriez-vous pas
déjà ? Dites-le-moi, c'est que cela seroit
délicieux.

La Présidente, *d'un air de nonchalance* .

Quelle folie ! Cela me conviendrait bien ! Là,
croyez-vous que cela me convînt ? Il n'a que
dix-sept ans ; c'est un enfant.

Madame Dupuis.

Eh bien, vous éleverez cela. -enfin, soit que
vous l'ayez pris, ou que vous le preniez,
défaites-vous toujours de ce cruel abbé.

Dussiez-vous même rester sans rien... (ce qui est
dur pourtant). Renvoyez-moi votre grand-prêtre,

p243

au nom de Dieu, cela est de conséquence ; c'est
le serpent le plus dangereux... c'est le petit
homme le plus vain, le plus fat... mais de cette
espèce de fatuité gauche et maussade des robins
et des gens d'église... c'est d'ailleurs le plus
insolent petit homme... *elle aperçoit l'abbé.*

eh, voilà le cher abbé, de qui nous parlions !

Nous disions-là, la présidente et moi, bien du
mal de vous. Adieu, ma reine ? Où allez-vous ? ...

La Présidente, *reconduisant Madame Dupuis* .

Je ne vous laisserai pas-là peut-être... monsieur
l'abbé permettra...

Madame Dupuis.

Restez donc-là, restez-là, je le veux.

La Présidente.

Eh non, non pas, s'il vous plaît.

*la présidente reconduit Madame Dupuis et
sort un moment avec elle.*

p244

SCENE 2

L'Abbé Kensington, *seul et d'un air agité* .

Ah parbleu, madame la présidente ! Ah parbleu
mon prince ! ... mon prince allemand ! ... ah !

Je vais vous faire voir, ma chère dame, comme
l'on traite une petite femme de robe, qui veut
se donner les airs de quitter la première...

je suis outré... mais furieux...
SCENE 3

la présidente, *entrant* .

L' abbé *lui faisant des révérences, et tenant à sa main un portrait, au milieu d' un paquet de lettres nouées ensemble* .

La Présidente.

Eh vite, l' abbé, dites-moi donc vite, mon éternel mari ne vous a-t-il rien dit de nouveau sur le mariage de ma fille ? ... eh mais, qu' est-ce que cela, petit prélat ? Que tenez-vous là ?

p245

L' Abbé, *à part* .

Possédons-nous pour rendre ceci plus cruel.

haut. eh mais, madame, vous devez deviner à-peu-près. C' est la suite de notre conversation d' hier... ce sont vos lettres que...

La Présidente, *l' interrompant d' un air étonné et avec une voix entrecoupée* .

Comment ! Quoi ! ... tout ce que vous m' avez dit hier au soir seroit sérieux ? ... vous... vous...

ah mon dieu ! Vous voudriez rompre ? ... non, en vérité, monsieur, *refusant de reprendre ses lettres et repoussant l' abbé* . Non, monsieur, non, ce n' est pas-là un procédé.

L' Abbé, *d' un air froid* .

En vérité, madame, je n' en connois point de meilleur, et je ne m' en croyois pas même capable ; profitez-en ; je n' en aurai pas toujours d' aussi bons ; je vous rends vos lettres, votre portrait, tout le bagage ; cela n' est-il pas d' un bon et honnête ecclésiastique ?

La Présidente, *avec colère* .

Ah ! Monstre, sentez-vous toute l' indignité ! ...

L' Abbé, *d' un ton de plaisanterie* .

Doucement, doucement, auguste présidente,

p246

mettez moins de majesté et d' aigreur à tout ceci, s' il vous plaît. Cela n' est rien. Voici vos lettres, reprenez votre portrait ; il pourra servir à d' autres.

La Présidente, *tendrement* .

Eh bien, j' y consens ; expliquons-nous doucement.

Dites-moi un peu, monsieur, quelles sont les raisons qui vous font rompre un engagement que le tems, j' ose le dire, avoit rendu respectable ?

L' Abbé, *d' un ton de persifflage* .

Ah ! C' est cela même. Eh oui, quand il n' y auroit que le tems ! Il y a six grands mois que cela dure ! Cela est excédent ! Ne faut-il pas en finir ?

La Présidente, *vivement* .

Quoi ! Monsieur l' abbé, vous ne voulez donc pas absolument me dire des raisons ? ...

L' Abbé, *froidement et l' interrompant* .

Eh mais, je n' en ai pas autrement de raisons, moi ; car je ne suis point jaloux ; je vous dirai cependant que vos arrangemens avec ce petit prince germanique, qui me paroissent faits, me sauvent l' ennui de vous faire accroire plus long-tems, que je vous ai été attaché.

p247

La Présidente, *vivement* .

Que voulez-vous dire ? ... quoi ! Vous êtes jaloux ? ... quoi, monsieur ! ... que voulez-vous dire ? ...

L' Abbé, *d' un ton ironique* .

Que vous avez entrepris l' éducation de cet enfant-là, et apparemment de tous les étrangers qui viendront en France ; que rien n' est plus estimable que d' établir chez vous une école et une ménagerie d' allemands, de hollandois, de moscovites, et coetera, et d' éduquer tous ces animaux-là ; cela est beau ! Cela est grand !

La Présidente, *tendrement* .

Mais, l' abbé, je vous jure que je ne l' aime point... que je ne l' aime point...

L' Abbé, *l' interrompant* .

Ah ! Je sçais bien que vous ne l' aimez pas, mais vous le prenez. Qui est-ce qui aime à présent ?

Ce n' est pas moi assurément.

La Présidente, *à part et s' avançant sur le bord du théâtre* .

Je suis désespérée ! ... mais, est-ce que j' aimerois l' abbé ? ... cela seroit singulier ! ... depuis que je vis avec cet homme-là, voilà la

p248

premiere fois que je m' apperçois que je l' aime... mon dépit me le fait sentir... que je suis malheureuse ! ... ah mon dieu ! ... je crois que je

l' aime...

L' Abbé, *n' ayant entendu que les derniers mots* .

Oh ! Parbleu aimez-le, tant qu' il vous plaira,
j' en suis si peu jaloux, que je veux le présenter
à votre mari, moi-même ; je veux l' installer
ici ; je veux qu' il en fasse son meilleur ami.

La Présidente.

Eh, oui, oui, monsieur, faites semblant de ne pas
m' entendre ; jouez bien le sens froid ! Allez,
perfide, pourquoi affecter une jalousie de
commande ? Pourquoi recourir à des détours ? Allez,
monsieur, je suis instruite. Que n' avouez-vous
plutôt que la divine... *nommer une fille de
théâtre, ou telle autre femme que l' on veut...*
vous tourne la tête ; elle est bien blanche, et
elle a beaucoup d' esprit.

L' Abbé, *froidement, et du ton le plus
ironique* .

Prenez garde, adorable présidente ; vous entrez
trop vivement dans la passion ; vous parlez avec
trop d' action ; vous vous casserez un vaisseau,
immanquablement... ce petit accident

p249

est déjà arrivé à deux femmes que je connoissois
excessivement, et que j' avois mises dans la
situation où vous êtes dans ce moment-ci.

La Présidente, *avec une colère en dedans, lui
arrachant les lettres et le portrait* .

Rendez, monsieur, rendez-moi tout cela. *il lui
donne. -jouer ceci d' une maniere auguste.*

écoutez, mon petit abbé, n' ayez pas au moins la
fatuité de croire que c' est vous qui me quittez...

non, monsieur, non, j' étois arrangée ; ... je
vous donne, c' est moi qui vous donne votre congé.

Ne paraissez jamais devant moi.

*l' abbé lui fait une révérence en riant et en se
retirant, et elle continue avec un air de
sentiment.*

ah ! L' abbé ! Abandonne-t-on ainsi ses anciens
amis ? *en regardant ses lettres et son portrait.*

hélas ! Ce qui faisoit hier tout le bonheur de ma
vie, va donc faire tout mon tourment !

L' Abbé, *chante* .

Ah quel tourment

d' aimer sans espérance !

p250

La Présidente, *dans la dernière colère* .
Monsieur l'abbé... monsieur l'abbé... voilà des
façons à vous faire arracher les yeux... oui,
arracher...
L'Abbé, *chante en l'interrompant* .
Arrachez de mon cœur le trait qui le déchire.
La Présidente, *en fureur* .
Non, monsieur, vous ne sortirez pas comme cela...
je veux que vous me disiez par où une honnête
femme... une femme comme moi... qui s'est toujours
respectée, a pu s'attirer...
L'Abbé, *déclamant* .
Madame, il fut un temps où mon âme charmée...
s'interrompant pour chanter sur la fin de l'air
de la trop innocente Collette.
mais je n'aime plus à présent.
C'est fort plaisant, c'est fort plaisant.
La Présidente, *avec encore plus de fureur* .
écoutez, monsieur ; vous ne me connaissez pas...
je ne me possède plus... je suis outrée... vous
me réduisez au désespoir.

p251

L'Abbé, *chante le commencement de l'air : quel*
désespoir .
Quel désespoir !
Quoi ! Lorsqu'un bijou d'Allemagne
orne un boudoir...
La Présidente, *l'interrompant par ses pleurs,*
et d'un air suppliant .
Ah ! Cruel, du moins, cessez de chanter... ma
situation est-elle assez affreuse ? ... *pleurant*.
comment, est-ce sans ressource, monsieur ? ...
L'Abbé.
Oh, oui, c'est sans ressource. *il chante sur*
l'air ! Adieu paniers, vendanges sont faites.
dans l'état cruel où vous êtes,
ayez recours à l'étranger ;
car moi, rien ne peut me changer ;
adieu paniers, vendanges sont faites.
Comment madame trouve-t-elle mon petit impromptu ?
La Présidente, *reprenant avec la dernière*
fureur .
Monsieur... monsieur l'abbé... sortez tout-à-l'heure...
voilà une scène... finissons... finissez... oh
finissons.

p252

SCENE 4

L' abbé, le président, la présidente.

Le Président.

Oh ! Finis donc l' abbé, quand ma femme t' en prie.

La Présidente, *surprise* .

Ah ciel ! C' est mon mari !

L' Abbé, *riant de sa surprise* .

Eh ! C' est le véritable Naquart.

Le Président.

Mais, dis-moi donc, qu' est-ce que c' est que tout ce train-là ? Est-ce que tu faisais danser la présidente ? Est-ce une scène d' opéra ? Un pas de ballet ? Mais elle étoit en colère, il me semble ? Est-ce un rôle de furie qu' elle répétoit pour le jouer avec moi ?

L' Abbé, *riant de tout son coeur* .

Le président est badin, il est folâtre, sur mon dieu.

Le Président.

Mais ne sçaurai-je point le fond de tout cela ?

p253

L' Abbé.

Lui dirons-nous, madame ? Tiens, le meilleur des présidents, demande à ta femme si elle veut que je t' en fasse confidence ; d' honneur, en honneur, je te dirai tout ; et cela t' amusera.

Le Président.

Eh bien, madame, consentez-vous qu' il me dise ?

La Présidente, *embarrassée* .

En vérité, monsieur ; il n' y a rien d' assez intéressant pour vous... *à part.* je tremble qu' il n' ait entendu une partie de notre conversation.

Le Président.

Oh ! Il y a du mystère !

L' Abbé, *badinant toujours* .

Eh non, il n' y en a point ; c' est que madame Nacquart en veut mettre partout ; car moi je le dirai à qui voudra l' entendre.

Le Président.

Oh bien, en ce cas-là, je vois ce que c' est, je ne suis pas un sot ; cela me regarde sûrement.

La Présidente, *embarrassée et d' un air d' impertinence* .

Eh non, monsieur.

Le Président, *d' un air de finesse* .

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Tenez, y suis-je ?

Je m' en vais vous le dire, moi ; je n' y entends pas de finesse... la saint Claude arrive le mois prochain ; et c' est quelque drôlerie que vous préparez pour ma fête.

L' Abbé, *riant* .

Oh ! Tu es trop fort, on n' y sauroit tenir ; tu es trop pénétrant ! Ma foi, madame, puisqu' il devine tout ce qu' on lui fait, à quoi bon les cachoteries ? Mettons-le de notre secret, madame, il ne sera pas de trop.

Le Président.

Non pas à présent, je ne veux plus rien sçavoir ; tôt ou tard il faudra bien que je le sache, puisque j' en suis le sujet ; puisque cela est fait pour moi. Et dans ces badineries-là, tout le plaisir est dans la surprise.

L' Abbé.

Eh bien, mon ami, cela te surprendra encore, quoique tu doives t' y attendre.

Le Président.

Soit. J' en rirai davantage. -mais, quel diable, avez-vous, madame ? Tenez, je vois bien qu' à l' occasion de cette répétition-là, vous

querelliez mon abbé ; et vous ne me paraissez pas actuellement être bien ensemble.

L' Abbé.

Oh dame, mon roi, cela ne peut pas toujours durer, il faut te faire une raison.

Le Président.

Oh bien, il faut que je vous raccommode.

La Présidente, *impatiemment* .

Mais nous ne sommes point brouillés, je ne sçais ce que vous voulez dire.

Le Président, *insistant* .

Eh, non, non ; il y a du froid entre vous ; et je n' aime point cela. En vérité, voilà comme vous êtes ? Ne devriez-vous pas être plus raisonnables ! Et faut-il que tous les jours je sois occupé à vous remettre bien ensemble ? Ne sçauriez-vous vous accorder ? êtes-vous des enfans ? Mais si j' étois mort, comment feriez-vous ?

L' Abbé.

Tiens, mon ami, tu as beau être président, tu ne sçaurais ni juger, ni accommoder ce diable de

procès-ci, dès que tu ne sçais pas le fond de la querelle. Mais une marque que je n' ai pas tort, c' est que la présidente n' oseroit te la conter.

p256

Le Président, *caressant l' abbé* .

Eh bien, mon petit abbé, dis-le-moi, toi, dis-le-moi.

L' Abbé, *d' un ton de persifflage, à la présidente* .

En vérité, madame, contez-nous cela vous-même ; cela aura, dans votre bouche, une grace et un piquant, que cela n' auroit sûrement pas dans la mienne.

Le Président, *d' un air très-sérieux* .

Eh bien, madame, puisque cela doit être si plaisant, faites-moi donc rire une fois en votre vie.

La Présidente, *outrée* .

Eh ne voyez-vous pas que votre bon ami vous persifle tant qu' il peut ? ...

Le Président, *à l' abbé* .

Ah ça, ne badine donc plus ; et puisqu' elle s' obstine à ne rien dire, régale-moi du récit de ce qui s' est passé entre vous, et que je voie à vous remettre.

L' Abbé, *gaiement* .

Oh, moi, très-volontiers. Cela ne me coûtera rien.

Ah ça, madame, une fois... deux fois... vous ne voulez rien dire ? Moi, je

p257

vais tout conter. Tiens, mon ami il faut que tu sçaches qu' il y a environ six mois, ne sçachant où donner de la tête, je jettai les yeux sur une petite femme de robe, de ta connoissance...

Le Président.

D' abord, dis-moi son nom.

La Présidente, *l' interrompant aigrement* .

En vérité, voilà une plaisanterie d' un bien mauvais genre...

Le Président.

Si vous ne voulez rien dire, au moins ne l' interrompez pas. Vous allez faire que je ne sçaurai rien.

La Présidente, *d' un air très-inquiet* .

Mais, monsieur, oubliez-vous votre déjeûner d' huîtres, de chez Saint Far ? Il me semble que vous devriez déjà y être.

L' Abbé, *regardant sa montre* .

Madame a raison. La peste, il est déjà une heure !
Il faut que je parte ; c' est moi qui me suis
chargé de mener les musiciens que tu sçais, et
de les aller prendre au caffè de la régence. Ils
se seront peut-être humectés de liqueurs, en
m' attendant. Diable ! Cela est de conséquence ;

p258

c' est moi qui dois les enivrer aujourd' hui. Eh,
mon fils, s' ils m' alloient gagner de vîtesse ! ...
il n' y a pas de tems à perdre, adieu ! ... adieu !
Le Président, *reconduisant l' abbé* .
Je ne te tiens pas quitte de ton histoire ; tu
me la conteras en revenant, l' abbé. Va toujours,
je te suis dans l' instant.

SCENE 5

Le président, la présidente, le maître-d' hôtel.
Le Maître-D' Hôtel.
Madame est servie.
Le Président.
Quoi ! De si bonne heure ?
La Présidente.
Cela m' est bien égal. Allez dire à ma soeur et à
ma fille de se mettre à table sans moi ; je ne
dînerai point : j' ai un mal d' estomac affreux.
le maître-d' hôtel sort.
Le Président.
Tant mieux, madame, tant mieux !
La Présidente.
Comment, tant mieux ?

p259

Le Président, *d' un air très-sérieux* .
Oui, madame, tant mieux. Vous ne pouviez pas avoir
mal à l' estomac, plus à propos, car il faut que
j' aie avec vous une conversation sur une chose à
laquelle vous ne vous attendez pas ; et que je
vous ai dissimulée ?
La Présidente, *à part* .
Je ne suis pas encore entièrement rassurée.
N' auroit-il pas entendu quelques mots de notre
conversation !
Le Président.
écoutez donc, il s' agit de l' abbé.
La Présidente, *à part* .

Justement. Il a des soupçons.
Le Président, *d' un air encore plus sérieux* .
Que marmottez-vous-là toute seule, madame ? ... vous devinez peut-être ce que j' ai à vous dire, avouez-le-moi.
La Présidente, *embarrassée* .
Moi, monsieur ? Je n' ai rien à vous avouer.
Le Président, *plus sérieusement encore* .
Vous ne vous doutez donc point du tout

p260

de ce que j' ai à vous dire ? ... mais point du tout ?
La Présidente, *vivement et d' une voix tremblante* .
Non, monsieur, point du tout... point du tout.
Le Président, *d' un air de finesse et toujours assez sérieusement* .
C' est que l' abbé est un petit inconstant. Y êtes-vous ?
La Présidente, *presque interdite* .
Inconstant ! ... j' en suis à cent lieues. *à part.*
je tremble, je suis perdue.
Le Président, *prenant un ton badin* .
Oui, c' est un petit volage... un petit volage, vous dis-je, qui quitte l' église pour l' épée.
La Présidente, *se rassurant* .
Comment ! Que dites-vous ? Où va, s' il vous plaît, cette belle plaisanterie ?
Le Président, *avec l' air satisfait* .
Ce n' est point une plaisanterie. La mort de son aîné, qui s' est laissé tuer comme un sot, produit ce changement. Oui, je vous dis que l' abbé quitte le petit collet, et qu' on a obtenu

p261

pour lui, à la cour, une compagnie de dragons.
La Présidente, *d' un ton aigre* .
Cela est sérieux ?
Le Président, *avec une joie marquée* .
Oui, très-sérieux ; et pour achever de vous surprendre, apprenez que j' ai arrêté, hier, son mariage avec ma fille : en faveur duquel l' oncle de l' abbé, Milord Sindézeze, lui donne vingt mille livres de rente à présent ; et lui assure le reste de son bien après sa mort. Cela est aussi très-sérieux... et très-agréable... n' est-il pas

vrai ?

La Présidente, *avec dignité* .

Et moi, monsieur, je vous assure aussi, très-sérieusement, de ne jamais donner mon consentement à cet affreux mariage-là.

Le Président, *reprenant vivement* .

Que veux dire affreux ? Tenez, madame, vous êtes un tas de petites femmes de Paris, qui voulez attraper les bons airs, le bon ton, qui vous êtes fait un jargon et un diable de stile, qui n' est cousu que d' exagérations, d' hiperboles, et de superlatifs ; car, que veux dire affreux ? Et quand on vous aura ôté ces grands

p262

mots, quelles seront vos raisons pour vous opposer à ce mariage-là, madame ?

La Présidente, *avec hauteur* .

Des raisons que vous devriez vous être dites, monsieur. Pouvez-vous manquer à la parole que vous avez donnée à Monsieur Dupuis, votre ancien ami ? Cela est monstrueux ! Comment, une parole donnée ? ... allez, allez, cela est monstrueux !

Le Président, *la contrefaisant* .

Monstrueux ! Monstrueux ! Ma parole ! Ma parole !

Ne diroit-on pas que c' est une affaire qui est devant messieurs les maréchaux de france ? Ma parole ! Bon ! Parmi nous autres gens de robe, il y a une jurisprudence établie : quand on n' a point écrit, il n' y a rien de fait ; et quand on a écrit... bien souvent encore il faut voir.

La Présidente, *d' un air de dédain* .

Fi ! L' horreur ; quels sentimens ! Vous ne pensez pas à ce que vous dites-là, monsieur. Mais enfin, quand il s' agit d' un engagement aussi sérieux que le mariage, pouvez-vous vous aveugler sur les ridicules et les vices de l' abbé Kensington, que vous avez été le premier à me faire remarquer.

p263

dans tout ce que dit la présidente contre l' abbé, il faut marquer l' animosité la plus décidée ; conséquemment y mettre beaucoup de vivacité et de volubilité.

Le Président.

Moi ? Jamais.

La Présidente, *comme un torrent* .

Un homme sans caractere, sans moeurs, sans principes ; ayant toujours bravé toutes les bienséances de son état, et affiché l' indécence ! Composant aujourd' hui des chansons dissolues et impies, pour des femmes de la cour ; et le lendemain un mandement pour le premier évêque qui lui en commandera un.

Le Président.

Calomnies que tout cela !

La Présidente, *de même* .

Livré au jeu, où il s' est ruiné déjà une fois ; accablé encore de nouvelles dettes ; sujet enfin à un dernier vice, qui n' est plus même de mode, un vice bête ! L' ivrognerie... l' ivrognerie ! ... défaut misérable et bas, qui est depuis long-tems banni de la société des honnêtes gens ; ... et même de celle des ecclésiastiques.

p264

Le Président.

Oh ! Les femmes ne sçauroient souffrir qu' on estime le vin.

La Présidente, *de même* .

Enfin, monsieur, chargé d' autres horreurs que je ne veux ni ne dois vous dire... *d' un air mystérieux et lentement...* tenez, monsieur le président, puisque vous m' y forcez, n' a-t-il pas été amoureux de moi ! *employer ici toute la dignité et l' air auguste d' une femme qui joue l' honnête femme.* n' a-t-il pas eu l' effronterie de me le dire, et l' audace de concevoir des espérances ? ... avec une femme de ma sorte ! Après cela... donnez-lui votre fille, si vous l' osez, monsieur... donnez-lui votre fille.

Le Président, *très-vivement* .

Tenez, madame, je ne crois pas un mot de tout cela. Votre querelle de tantôt est apparemment plus sérieuse que je ne pensois ; car, comment, vous qui avez toujours été son amie, vous qui, hier encore, ne juriez que par lui...

La Présidente, *l' interrompant* .

J' ai été son amie comme ça, monsieur ; mais je ne la suis pas au point de lui sacrifier ma fille, je ne souffrirai pas, à vous parler franchement...

p265

Le Président, *interrompant et avec humeur* .
à vous parler franchement, madame, je suis bien
las que vous me brouilliez tous les jours avec
mes meilleurs amis. Depuis deux ans, en voilà plus
de onze ou douze, qui ont défilé de chez moi, les
uns après les autres, et qui n' y remettent plus
le pied, et notamment, en dernier lieu, le duc
de... son nom m' échappe dans ce moment.

La Présidente.

Est-ce ma faute à moi, monsieur, si vos amis...

Le président.

Eh parbleu ! Il faut bien que ce soit votre faute.

Ce n' est sûrement pas la mienne. Je leur fais
toujours les mêmes politesses, moi ; mais, c' est
que pendant trois mois, six semaines, plus ou moins,
vous vous engouez de quelqu' un, c' est un homme
charmant, unique, divin... enfin, cela a été
quelquefois au point que j' ai été assez benêt
pour en prendre de la jalousie, moi ! Et puis
au bout de ce tems d' illusion, crac, il survient
une scène, telle que celle que vous avez
apparemment eue aujourd' hui avec l' abbé ; et cette
scène les écarte de chez moi, si bien que je ne
les vois plus, ni ne les rencontre,

p266

et même qu' ils me refusent le salut... en vérité,
dites-moi, croyez-vous qu' il soit fort gracieux
pour moi, de ne pouvoir conserver un ami, un
véritable ami ?

La Présidente, *très-vivement* .

Mais, monsieur, pesez donc sur les raisons qui
me font, et me feront toujours refuser mon
consentement...

Le Président, *avec vivacité* .

Mais, nous nous en passerons, madame. J' ai écrit
ce matin à Monsieur Dupuis, pour dégager ma
parole ; et je n' écoute rien... mais, madame, soit
dit entre nous, il est d' un bien mauvais coeur de
parler, comme vous faites, contre l' abbé, qui a
pour vous et pour moi, une tendresse singulière.

Non, c' est qu' il n' y a point d' attention, que
ce garçon-là n' ait pour moi. Il a mille fois plus
de soin de ma santé, que de la sienne propre ;
il me force tous les jours de me coucher de bonne
heure, parce qu' il sçait qu' il faut que je sois
au palais dès le matin, tandis qu' il a la
complaisance de veiller avec vous, et de veiller
pour veiller jusqu' à des trois ou quatre heures,
et dites-moi à quoi faire ?

La Présidente.

Mais, cela empêche-t-il...

p267

Le Président, *l' interrompant* .

Oui, madame, ces bonnes façons devroient vous faire souhaiter son mariage, au lieu de vous y opposer...

oui, surtout quand vous joindrez à cela, la reconnaissance que vous devez à Milord Sindereze son oncle ; ce seigneur magnifique, cet étranger généreux, qui, par pure amitié, nous a comblés de ses bienfaits, en faisant notre mariage ; et qui, encore aujourd' hui, donne tout son bien à son neveu, pour lui faire épouser votre fille... qu' il regarde comme la sienne propre.

La Présidente.

Eh oui, monsieur...

Le Président, *l' interrompant* .

Eh oui, madame, quand il seroit le pere de votre fille, pourroit-il faire davantage ?

La Présidente.

Eh, mais, si vous ne voulez pas m' entendre...

Le Président, *l' interrompant encore* .

Non, madame, je n' entends rien.

Je vais déjeuner chez Saint Far, avec l' abbé, qui ne sçait pas encore le traître mot de son mariage et de sa métamorphose en capitaine de dragons. Son oncle, pour jouir de sa surprise, ne veut lui apprendre que ce soir, *son*

p268

transfiguration ; ce sont les termes de ce bon milord, qui, depuis vingt ans qu' il est en France, n' a rien perdu de son accent et de ses expressions angloises. Enfin, il doit se rendre chez moi avec Monsieur Faillite, mon notaire, et nous signerons le contrat tout de suite ; serviteur.
il sort en colère.

SCENE 6

La Présidente, *seule et agitée* .

Cherchons tous les moyens de rompre ce mariage, qui me fait frémir... d' abord, je crois à ma fille du goût pour le jeune Dupuis... inspirons-lui d' avoir la fermeté de résister en face à son imbécile de pere... après cela... je suis d' une jalousie... et d' une fureur contre l' abbé... je périrois plutôt que de... que d' assauts je vais avoir à soutenir ! ... -ce vieux milord, qui est actuellement dévot, et qui va venir me prêcher et me lanterner...

SCENE 7

un laquais, la présidente, Milord Sindereze.

Le Laquais, *annonçant* .

Monsieur Milord Sindereze.

La Présidente.

Comment, qu' est-ce qu' il dit ?

Le Laquais.

Monsieur milord, madame.

La Présidente.

Voilà un laquais qu' il faut que je mette dehors.

Il suffit que je craigne de voir quelqu' un, pour qu' il l' annonce dans l' instant... on diroit qu' il va le chercher. *appercevant milord*. ah !

Milord, je me plaingnois de vous. Il y a un siècle qu' on ne vous a vu.

Milord, *d' un air recueilli* .

Ché fois plis de femmes, matame ; vous sçavez bien, il est décha plis de six, sept, et encore huit mois, que moi ché fisitte plis les tames ; et puis, comme fous en être causse, j' espere, il est pas pésoin que moi che rappelle

à vous mon conversion et ma repentire de nos écaremens communs...

La Présidente, *interrompant* .

Ah ! Mon cher milord, épargnez ces images...

Milord.

Point, matame, ch' épargne rien, moi ; rien.

Ch' épargne point plis mes foibless' à moi seul...

ché reproche touchour à moi le grand aversion

que j' ai eue, jatis, pour moi marier... ce qui

m' a fait commettre des malhonnêtetés avec les

femmes ; et mêmeement, qui m' a empêché autrefois

d' épouser fous, matame... oui... oui... et c' est

pour cela que je suis été venu à stheure chez

fous, pour achever d' apaiser les remords de

mon conscience, en vous pressant d' y faire vite,

vîte, vîte, la mariache de mamoiselle fotre

filie avecque mon neveu à moi.

La Présidente.

Ah, milord, vous m' affligez cruellement ! Vous me voyez inconsolable de ne pouvoir donner mon consentement à ce mariage, que mon mari lui seul...

Milord.
Par saint Patrissch, que dites-vous ?
La Présidente.
Ah ! Mon lord, je vous crie merci, et j'ose

p271

exiger de vous que vous m'aidiez vous-même à rompre ce mariage ; et à en faire revenir monsieur le président...

Milord, *vivement et affectueusement* .

Ah ! Matame, est-ce donc-là l'amitié coéternelle dont nous nous être churez ensemble le serment, à la place, et pour tenir lieu d'un amour criminel qui l'est deffendu ?

La Présidente.

Mais, en quoi blessé l'amitié ? ...

Milord, *l'interrompant* .

Il va la dix et huitième année que moi ché l'honneur de vous connoître, et que ch'ai mariée vous, matame, au bon présent ; et pour cause, vous sçavez bien ; ... ch'ai regardé, touchour, vos enfans, comme les miens propr' à moi... l'abbé De Kensington, mon neveu, il être le dernier de son nom ; mamaiselle fotre fille il est restée unique... et aujourdhui que moi, par principe de conscience, je veux composer qu'un seul et même famille de la fotre et de...

La Présidente, *l'interrompant* .

Eh bien, jugez-moi, mon cher milord, vous qui êtes le plus juste des hommes, je m'en rapporte à vous, il y a plus de deux ans que

p272

nous avons donné notre parole d'honneur, pour le mariage de ma fille, à Monsieur Dupuis. Une parole d'honneur !

Milord, *reprenant vivement* .

Et si la parole d'honneur il vous est rendu, matame, ainsi que fôtre mari, il me l'a assuré, hem ! ... vous n'avez plus rien à m'opposer, n'est-ce pas ? ... et d'ailleurs, considérez vous point, vous, matame, qui sçavez le dessous des cartes, que par ce mariage, sans rien ôter à mon héritier naturel ; au contraire même, en lui donnant tout, tout, tout, je m'acquitte, vis-à-vis de mamaiselle fotre fille, d'une dette que les erreurs de ma jeunesse ils m'ont fait

contracter ?

La Présidente.

Je demeure d' accord de tout cela, monsieur, et je vous reconnois bien à ces procédés équitables.

Mais...

Milord, *vivement et tendrement* .

Mais, mais... mais, matame, achouter fous à cela, qu' un pere il peut pas avoir des sentimens plus vifs, ni encore plus tendres, pour sa fille, que moi j' en ai pour la nôtre... pour la fôte, dis-je.

p273

La Présidente.

Hélas, milord, vous êtes bien payé d' avoir pour elle les entrailles d' un pere, car on ne sçauroit avoir plus d' amour et de vénération, que cette petite fille-là en a pour vous... elle a d' ailleurs tous vos traits, votre air, vos façons, toutes vos manieres enfin...

Milord, *très-vivement* .

Eh bien, matame, qui doncques arrête-fous ?

Dites, dites ; si ce petit Monsieur Dupuis, que je connois point, il fous rend fotre parole, comme moi j' en être sûr, sûr, et très-sûr, rien peut-il plus vous empêcher de faire la mariache ? Et n' est-il point de l' humanité...

La Présidente, *d' un air désolé* .

Ah ! Mon dieu, quand il me rendroit notre parole... vous me désespérez ! ... j' aurois encore des raisons invincibles, qui s' opposeroient à ce mariage.

Milord, *avec une vivacité extrême* .

Ah ! De grasse, matame, qui sont-ils les raisons ?

De grasse, qui sont-ils ? Qui sont-ils ?

La Présidente, *d' un ton entrecoupé* .

Ah ! Milord, le comble de mon malheur est de ne pouvoir vous les dire.

p274

Milord, *très-lentement et d' une voix entrecoupée vers la fin* .

Fous, pouffoir point le dire, matame ! Fous, fous ?

Qui pouvez point, et devez point avoir rien de caché pour moi ? ... fous voulez point me les dire ! ...

il garde le silence un instant. quels soupçons !

Vous refusez l' abbé pour fotre gentre ! ... quelles raisons ! ... qu' est-ce donc qu' il y a eu entre vous ?

Hem ? ... est-ce qu' il y auroit effectivement, hem ! ...
est-ce qu' il y a, hem ? ... ah ! Matame, vous me
faites trempler ! ... vous me faites trempler ! ...

SCENE 8

Monsieur Dupuis, la présidente, milord.

M. Dupuis, *se débattant avec un laquais pour entrer* .

Je te dis, mon enfant, que je me moque de cela,
que j' ai à lui parler, et que je veux entrer.

La Présidente.

Ah ! Monsieur, je suis enchantée de vous voir...

p275

M. Dupuis, *d' un air brusque* .

Il y paroît, madame, en m' interdisant votre porte.

Parbleu ! Cela ne me fait plus douter, madame,
que c' est vous seule qui êtes la cause de la
rupture du mariage de mon fils ; c' est vous
sûrement qui forcez le bon président, mon vieux,
mais foible ami...

Milord, *l' interrompant* .

C' est doncques-là Monsiè Dupuis, matame ?

M. Dupuis, *d' un air assez grossier* .

Oui, monsieur l' étranger, je suis Dupuis ; Dupuis
le secrétaire du roi ; et le plus grand secrétaire
du roi, qu' il y ait eu, depuis leur création.

Milord, *avec un ris ironique et amer* .

Cela il donne la noblesse de France... il est bien
gracieux, monsié.

M. Dupuis.

Oh, je n' avois pas besoin de cela, mon cher ; mon
pere étoit capitoul, du tems de la régence ; ainsi
ma noblesse est bien plus ancienne, comme vous
voyez. -mais revenons au procédé de ces gens-ci
avec moi ; je vous en fais juge.

Milord, *fort étonné* .

Moi, monsié ? Moi, monsié ?

M. Dupuis, *le prenant par la main* .

Vous-même, mon cher ami.

Milord, *à part* .

Mon cher ami ! Il est fou, j' espère.

M. Dupuis, *le reprenant* .

Suivez-moi donc ; suivez-moi donc... le mariage
de mon fils, le maître des requêtes, (joli sujet,

en vérité) étoit arrêté depuis un siècle avec eux...
La Présidente, *l' interrompant* .
Si vous vouliez bien, monsieur...
M. Dupuis, *interrompant la présidente* .
Non, madame, je ne veux rien autre chose que de
vous faire condamner par le premier venu, moi.
Eh bien, mon cher ami ? ...
Milord, *à part* .
Au tiaple ! Il est familier cet homme ! Il tutaie
presque les gens à la première vue.
M. Dupuis, *le reprenant encore* .
Oh, écoutez-moi donc, mon cher roi ; où allez-vous ? ...
aujourd' hui donc ce mariage se

p277

trouve rompu, parce que Madame Nacquart, depuis
six mois, s' étant entêtée d' un maudit abbé...
La Présidente, *à M. Dupuis* .
En vérité, monsieur...
Milord, *à la présidente* .
En vérité, matame, je devois point m' attendre à...
M. Dupuis.
Mon cher, c' est qu' il faut que vous sachiez que
c' est une affaire d' or pour ces gens-ci ; je ne
donne rien à mon fils, mais à ma mort, et à celle
de ma femme, mon fils, qui est fils unique, aura
plus de huit cent mille livres de beau bien... et
je ne me suis pas enrichi dans les sous-fermes
anciennes, comme on le dit à Paris... sur mon
Dieu, il m' en a coûté ; j' ai même été obligé de
solliciter des indemnités, que j' ai obtenues ;
le ministre le sçait bien, mon très-cher ami.
Milord, *à part, et froidement* .
Le funeste petit bourgeois ! *haut.* monsié, mon
très-cher ami, que ché connois point du tout,
laisse-moi dire fous un mot à matame, sur un petit
l' affaire qui l' est point long.

p278

M. Dupuis.
Tenez, je ne sçais ce que c' est que votre affaire ;
mais à coup sûr, elle ne peut être aussi
intéressante que la mienne ; ainsi jugez-nous,
et condamnez-moi, si j' ai tort, cher ami.
Milord, *d' un air d' impatience* .
Oh, parti ! Le plus terrible de mes amis, du moins
souffre fous que matame réponde.

M. Dupuis, *interrompant* .

Eh non, poulet, elle ne sçauroit rien répondre de plausible, pour justifier le choix, qu' à la place de mon fils, elle fait faire à son mari, de ce damné abbé, de ce vilain renégat...

La Présidente.

Mais, connoissez du moins, monsieur, les gens à qui vous parlez...

M. Dupuis, *sans entendre ce qu' on dit* .

Qui mène une vie scandaleuse...

Milord.

Et savré fous, monsié, que cet abbé est...

M. Dupuis, *interrompant* .

Est toujours d' un côté et d' un autre, avec des coquines ? Oui, je le sçais bien. Est-ce que vous le connoissez ? ...

p279

Milord, *à la présidente* .

Mais, matame, être fous d' intelligence de cette scène ? ...

M. Dupuis, *poursuivant sans ménagement* .

Après avoir soupé avec ces impures-là, au point du jour, monsieur l' abbé les mène boire du ratafiat à Neuilly, et c' est lui qui mène la caleche ; et il n' y a pas trois jours que cela est arrivé, au moins... un abbé ! ... un abbé ! ... y a-t-il un scandale, pareil à celui-là ?

Milord, *dans la dernière impatience* .

Parti, monsié, écoute-fous un moment... cet abbé...

M. Dupuis, *l' interrompant* .

Quel diable ! Cher ami, voulez-vous toujours parler ? écoutez donc à votre tour.

La Présidente, *impatiemment* .

Comment on ne pourra pas dire un mot ! ...

M. Dupuis, *se fouillant* .

En vérité les femmes sont bien babillardes... jasez donc toujours, j' y renonce. Eh non, cher ami, c' est que je vous cherche la lettre que m' a écrite le président, par laquelle il rompt ce mariage.

p280

La Présidente.

Mais, monsieur...

Milord.

Mais monsié... monsié...

M. Dupuis, *poursuivant sans donner le tems de parler* .

Eh non, non, c' est que c' est un morceau rare. Après m' avoir dit qu' il ne veut plus me donner sa fille, voici comme il finit :

" comme monsieur l' abbé Kensington ne peut pas malheureusement garder ses bénéfices, en se mariant je me fais fort de les faire tomber à monsieur votre fils, s' il rentroit dans les sentimens de dévotion que je lui ai vûs il y a deux ans ; vous voyez que mon amitié ne se dément point, et que je suis toujours, etc. "

mon fils dans la dévotion ! ... lui ecclésiastique ! ...

lui bénéficier ! ... morbleu, je suis aussi dévot qu' un autre ; mais si le coquin prenoit le parti de l' église, *prenant le bras de milord*, je lui casserois les bras, mon cher ami.

Milord, *avec fureur* .

Parti, monsié, il faut que je corne, corne,

p281

aux oreilles de fous, que moi l' être l' oncle de l' abbé Kensington, moi, moi.

M. Dupuis, *tout étonné* .

Ma foi, mon cher ami, j' en suis fâché pour vous ; vous ne méritez pas cela ; vous avez l' air d' un assez bon homme, vous.

Milord, *véritablement en colère* .

Chai l' air d' un bon homme, moi, matame ? En France, un bon homme, il veut dire un bette. Moi ché suis un bette, matame ? Moi un bette !

La Présidente, *très-embarrassée* .

Eh non, milord, cela ne signifie point cela.

M. Dupuis, *à part* .

Milord ! Milord ! Ah ! C' est donc là l' oncle de mon drôle !

Milord, *dans la dernière colère* .

Un bon homme ! Moi un bon homme ! Ché sortir, matame ! Ché reviendrai quand le présent y sera...

un bon homme ! ... ché sortir. Ché serois point si bon... point si bon ; car les mains ils me démangent de chetter par le fenêtre monsié le secrétaire du roi ; ... pour que ça arrive point, ché lui quitte la place ; ché sors ; ... ché suis sorti. *il sort*.

p282

SCENE 9

la présidente, Monsieur Dupuis.

M. Dupuis, *le rappelant* .

Eh non, c' est moi qui vous la quitte, monsieur milord ; je vois bien que vous avez pris votre parti, madame, et que vous avez abusé de l' ascendant que vous avez sur l' esprit de votre mari, je reviendrai lui parler. -mais apprenez que votre abbé est l' homme du monde le plus dangereux ; je sçais qu' il a fait tout ce qu' il a pû, pour qu' on eût sur vous et sur lui, des soupçons... s' il eût été possible de croire une dame chrétienne, comme vous, capable d' une habitude criminelle.

La Présidente.

Ah ça, nous voilà seuls, et je me flatte à présent...

M. Dupuis, *l' interrompant* .

Et il enveloppoit dans ses calomnies, ma femme ; ...

Madame Dupuis... Madame Dupuis ! ... qui est la vertu et la chasteté même.

La Présidente.

Vous allez donc m' entendre ? ...

p283

M. Dupuis, *l' interrompant encore* .

Ce que je vous dis-là est à la lettre, madame.

-je tiens ce fait de deux de nos messieurs qui viennent dans cet oeuvre à S. Eustache ; de bonnes têtes ! Qui ont passé par toutes les charges ; d' anciens marguilliers ; des gens de mérite.

La Présidente, *avec instance* .

Mais, Monsieur Dupuis, écoutez-moi pour dieu, écoutez-moi.

M. Dupuis.

Non, madame ; je vous laisse. Tenez, je viens d' entamer-là une matiere chatouilleuse, si je restois, je dirois quelques sottises ; je ne pourrois pas m' en empêcher ; il vaut mieux que je sorte ; je me suis retenu jusqu' ici. Si je demeuroid à présent, je ne répondrois pas de moi. Serviteur. *il sort brusquement*.

SCENE 10

La Présidente, *seule* .

Eh bien ! Eh bien ! Cela a-t-il le sens commun ? ...

en vérité, cet homme de fortune-là n' est pas vraisemblable ; il est si plein de son objet, qu' il est incapable de rien entendre...

p284

nous eussions pu prendre ensemble des mesures... mais faisons descendre ma fille... hola quelqu' un... y a-t-il quelqu' un-là ? ...

SCENE 11

l' abbé, *gris*, le président, *ivre*, *qui le suit*, la présidente.

L' Abbé, *dans la coulisse* .

Toujours à vos ordres, madame, toujours à vos ordres. *au président en s' avançant*. ah le joli petit vin blanc ! Le joli petit vin blanc avec des huîtres ! ... il est coquin... ce vin-là est coquin...

Le Président, *à la présidente* .

Madame... madame... oui madame.

La Présidente.

Eh mais, monsieur le président, ne vous trouvez-vous pas mal ?

p285

L' Abbé, *d' un ton badin* .

Eh mais, majestueuse présidente, ne voyez-vous pas tout d' un coup, que notre santé à l' un et à l' autre... est au-dessus de ses affaires.

Le Président.

Tenez, madame... faites-nous une... ga... ga... ga... lanterrie... passez dans votre appartement.

La Présidente.

Je le veux bien, monsieur, mais...

Le Président.

Quoi mais ! Mais ! ... ne sçais-je pas bien que j' ai à parler à l' abbé... en particulier... et de cette affaire... à laquelle vous vous opposez... allez-vous me la faire oublier ? ...

La Présidente.

Non, monsieur, je me retire. *à part* .

Observons-les, voyons ce que tout ceci deviendra.

Allons trouver ma fille, et me concerter avec elle.

pendant cet à parte, lazzis de gens ivres entre le président et l' abbé.

SCENE 12

l'abbé, le président.

L'Abbé, *chante* .

La princesse est partie.

Le Président, *pesamment* .

Oui, la voilà partie... ah ça, mon abbé...

asseyons-nous-là... et parlons d' affaires.

L' Abbé, *très-gaiement, avec folie même* .

D' affaires ! ... à moi ! ... à présent ! ... tiens,
mon président, les vingt-quatre notaires du roi...
viendroient à présent pour affaires... même pour
me prêter de l' argent, que je les enverrois...

avec leurs espèces... *il chante : lere, la, lere*

lanlere... eh ! Oui, chantons plutôt, céleste
président ! *ils s' asseient, une table entr' eux.*

air : chacun à son tour, liron, lurette.

j' aime beaucoup les femmes blanches ;

mais j' aime encore mieux le vin blanc ;

je n' ai point vu de femmes franches,

et j' ai bû souvent du vin franc.

Le sexe ne m' est rien quand je flûte ;

et dans cela, comme dans tout,

chacun à son goût ;

point de dispute ;

chacun à son goût.

Le Président.

Parbleu, tu es bienheureux d' être toujours... de
cette gaité-là ! ... il faudroit, moi, que j' eusse
bû... un peu raisonnablement... pour être la moitié
aussi gaillard... et si encore...

L' Abbé, *prenant l' air triste* .

Ah morbleu ! Il vient pourtant de me passer par
l' esprit quelque chose... qui me chagrine, et qui...
me rend triste... oui, triste. *il rit.*

Le Président.

Dis-moi, ce que c' est.

L' Abbé, *d' un air tendre et vif* .

C' est que tu sçais bien que je suis ton ami...
ton véritable ami... et cependant... depuis cinq
ou six mois... je me reproche de te cacher un
secret... qui te regarde.

Le Président, *pesamment* .

Qui me regarde... moi ? ... monsieur, c' est fort mal... eh bien... c' est très-mal, par exemple... entre amis... a-t-on rien de caché... l' un pour l' autre ?

p288

L' Abbé.

C' est ce que je me suis dit... mais ce qui m' a empêché de te découvrir... ce secret-là... c' est que je crains qu' il ne te fâche.

Le Président.

Qu' il me fâche ! ... moi ! ... moi ! ... qu' il me fâche ! ... le pauvre homme !

L' Abbé.

Oui, toi... toi-même... tiens... si tu veux que je te le dise... jure-moi auparavant... que cela ne te fera aucune peine.

Le Président.

Oh ! Je te le jure... je te le jure... eh ! ... qu' est-ce que cela me fait à moi !

L' Abbé.

Eh bien, président, tu es... un honnête-homme... tu es... un honnête-homme...

Le Président.

Eh bien ! Est-ce-là un... secret ?

L' Abbé.

Attends donc... tu es un honnête-homme... mais ta femme...

Le Président.

Ma femme ! Ma femme ! ...

p289

L' Abbé.

N' est pas une honnête-femme, veux-tu que je te le dise ? ...

Le Président.

Cela n' est pas vrai, morbieu ! ... cela n' est pas vrai... c' est une femme d' honneur que ma femme... la présidente est vertueuse... et même ce sont toujours des querelles... quand j' en veux venir... je te dis qu' elle est froide, moi... mais voyons.

L' Abbé.

Oh mais... puisque tu te fâches, et que tu ne me crois pas... je ne te dirai plus rien, moi... dès que cela ne te fait pas plus de plaisir,... est-ce pour moi que je te dis cela ? ... qu' est-ce qui m' en revient ?

Le Président.

Un moment... monsieur l' abbé, parlons de sang froid... ai-je tort de me mettre en colère ? ... est-il étonnant qu' on prenne feu... quand on entend dire ces sortes de choses-là... de sa femme ?

L' Abbé, *en riant de tout son coeur* .

Eh mais, quand cela est vrai, nigaud,... pardi, quand cela est vrai.

Le Président, *vivement* .

Cela n' est pas vrai, morbieu ! ... cela n' est pas vrai... parce que c' est faux... prouvez-moi, mon petit monsieur, comme cela est vrai... donnez-moi... cette satisfaction-là.

L' Abbé.

Oh tu vas en avoir le plaisir... tiens je le prouve, je le prouve... parce que... *primo*, vous êtes un honnête-homme... mais ta femme... ta femme est une catin.

Le Président, *hors de lui* .

Mais quelles preuves en as-tu ? ... dis donc, dis... dis-là... dis... dis donc... c' est que, vois-tu, je suis si sûr de la présidente, qu' à moins que tu n' ayes vu... que tu n' ayes vu... et si encore... je ne le croirois pas.

L' Abbé, *pleurant de tendresse* .

Tiens, mon cher président... mon bon ami... hi, hi, hi... hi, hi, hi...

Le Président.

Pourquoi t' affliges-tu ? ... pour moi ? ... à qui en as tu ? ... moi, je n' en crois rien.

L' Abbé, *pleurant encore* .

Tu n' y es pas, mon très-cher ami... c' est que je suis un coquin... un misérable... un roué...

en vérité, cher ami, si tu es ce que presque tous les maris sont à Paris... il faut t' en prendre à ta femme... ce n' est pas ma faute.

Le Président, *d' un air assuré* .

Je ne le suis pas... oh ! Mon pauvre ami, si ce n' est que cela... ne te désole point tant... je te dis que je ne le suis pas, moi... parce que j' en suis sûr.

L' Abbé.

Oh mon ami, sur mon honneur, tu l' es... sur mon Dieu, mon ame, tu l' es... oh ! Tu l' es. Cela n' est que trop vrai... et tiens : que je te rappelle... te souvient-il du jour des rois, qu' il geloit à pierre-fendre ? ...

Le Président.

Il faisoit froid... eh bien ! ... quand je m' en souviendrais ?

L' Abbé.

Tu fus dîner avec Milord Sindereze... mon cher oncle... chez une femme de mérite... qui est même fort ennuyeuse... quoiqu' elle ait soixante

ans passés.
Le Président.
Cela est juste. Eh bien ?
L' Abbé.
Eh bien ? Je n' y fus pas, moi... quoique je

p292

fusse prié de cette partie fine, avec vous autres...
eh bien ? La présidente me fit rester avec elle...
étoit-ce ma faute ?
Le Président.
Eh bien, quel mal y a-t-il à tout cela ?
L' Abbé.
Elle me dit que je te ressemblois... est-ce ma
faute ?
Le Président.
Eh quand tu me ressemblerois... où est donc le
malheur ? ... le grand malheur ? ...
L' Abbé, *d' un air badin* .
Ne te presse donc point... ensuite elle m' embrassa,
en me disant : c' est mon mari... c' est toi cher
ami... que j' embrasse... (car elle t' aime dans le
fond)... c' est mon mari que je baise... est-ce
ma faute ?
Le Président.
Eh bien, qu' est-ce qu' il y a donc-là de si
grave ? ... est-ce que je prends garde... à ces
mi... mi... minutes-là ? ... et surtout avec toi...
petit follet ?
L' Abbé, *en riant* .
Un moment... un moment... comme il faisoit chaud,
elle ôta son fichu... oh il faut le

p293

dire... elle a tout ceci... admirable ; est-ce ma
faute ?
Le Président.
Mais est-ce ta faute ? ... est-ce ta faute ? ...
que veux-tu dire ? ...
L' Abbé, *pleurant* .
Que veux-tu que je te dise ? ... que veux-tu que je
te dise, mon très-cher ami ? ... je fus assez
indigne... et assez abandonné de Dieu... pour...
cher ami, ne m' en parle pas davantage... c' est une
affaire faite. Tu vois bien à présent... que ce
ne sont pas là des oui-dire... tu vois bien que
c' est par moi-même... que je suis certain que tu

es ce que tu ne mérites sûrement pas d' être ; et sur-tout de la façon d' un ami comme moi.

Le Président, *confondu* .

Je n' en reviens point ! ... je n' en reviens point !

L' Abbé, *pleurant* .

Mais, cher ami, est-ce ma faute ? ... mets-toi en ma place... pouvois-je faire autrement ? Il eût fallu être un ange... là, dis, est-ce ma faute ? ... non, c' est que je t' en fais juge.

Le Président.

Non, ce n' est point ta faute... tu n' as aucun

p294

tort... tu as fait ton métier, toi l' abbé... mais la présidente est une malheureuse.

L' Abbé.

Oh ! C' est mal à elle... vous qui ne lui refusez rien... je l' ai prise d' aversion... depuis ce tems-là... *en pleurant*, de m' avoir forcé, le pistolet sous la gorge... à faire cette espièglerie-là à mon ami... à mon meilleur ami... mon plus cher ami.

Le Président.

Je ne t' en sçais pas mauvais gré... à toi l' abbé... cela t' a fait plaisir... je ne t' en veux pas pour cela... au contraire... j' aurai toujours pour toi la reconnaissance... que mérite... le secret que tu viens de me confier... mais écoute donc, mon ami, il ne faut pas aller dire cela à d' autres, au moins.

L' Abbé.

Cher ami, tu conçois bien qu' il n' y a que toi au monde à qui cette confidence-là puisse se faire... d' ailleurs, je ne le dirois pas même à mon confesseur... ah ! Tu seras le seul... la peste !

Le Président, *affectueusement* .

Cher abbé, mon très-cher abbé ! ... tu ne pouvois pas me donner une plus grande marque

p295

de confiance... et d' amitié... que ce secret-là... je n' oublierai jamais le service que tu me rends... mais la présidente s' en souviendra.

L' Abbé.

Pour moi, je ne lui pardonnerai de mes jours... et ce matin, quand je l' ai quittée, *en riant*, (car je l' ai quittée ce matin) je l' ai traitée

indignement... parce que je ne puis la souffrir...
depuis qu' elle t' a manqué... cela est plus fort
que moi... et si j' étois en ta place... je la
ferois enfermer... dans un bon couvent...

Le Président.

C' est à quoi la bonne dame doit s' attendre.

L' Abbé, *tendrement* .

En ce cas-là, quand nous l' aurons fait cloître...
si tu veux, mon ami, mon très-cher ami... venir
loger avec moi... dans ma petite maison des
porcherons... nous vivrons ensemble.

Le Président, *l' embrassant et pleurant de
tendresse* .

Cher abbé... mon très-cher abbé... j' y consens
de bien bon coeur... *ils se levent*... oui,
cher ami, oui j' irai vivre avec toi... tu peux
bien en être certain... tu me tiens lieu de tout...

p296

quand on a un ami... un fidele ami, un ami sûr...
comme toi, il faut vivre éternellement avec lui.

SCENE 13

La présidente, le président, l' abbé.

La Présidente, *d' un air intrépide* .

Je revenois ici, messieurs, et je me suis arrêtée
un moment à entendre la fin de votre belle
conversation : n' est-il pas affreux, monsieur le
président, que vous soyez assez lâche pour prêter
l' oreille aux calomnies les plus atroces, les
plus dénuées de vraisemblance, et qui ne vous
couvrent pas moins de honte que moi ?

Le Président, *un peu moins ivre* .

Comment ! Comment, madame, vous êtes assez hardie...

La Présidente, *fièrement* .

Allez, monsieur, on ne craint rien, quand on est
sûr de son innocence. Je n' appréhende rien, vous
dis-je ; je n' ai rien à me reprocher, et on ne
peut pas prouver que je sois capable de la moindre
chose qui puisse choquer la vertu ni la bienséance.

p297

L' Abbé, *à part en riant, et légèrement* .

Elle ne parleroit pas si haut, si je ne lui eusse
pas rendu ses méchantes lettres. J' ai fait là une

ânerie.

La Présidente.

Il n' y a que vous au monde, monsieur, et encore faut-il que vous soyez dans l' état honteux où le vin vous a mis ; il n' y a que vous, dis-je, qui puissiez donner quelque créance aux fables et aux rêveries que vous débitez depuis une heure, un homme ivre comme monsieur l' abbé.

L' Abbé, *éclatant de rire* .

Ah ! Ah ! Ah ! Ne diroit-on pas que j' ai bû, à entendre madame.

Le Président, *regardant l' abbé fixement* .

Effectivement l' abbé a du vin... mais beaucoup... et je commence à concevoir...

L' Abbé, *à part et souriant* .

Oh je voudrais bien qu' il imaginât... que je lui ai menti... cela seroit plaisant... oh je le voudrais à présent.

La Présidente.

Mais, monsieur, répondez-moi. Vous me

p298

ferez justice de monsieur l' abbé ; vous ne le reverrez de votre vie, vous le chasserez de chez vous, ou je ferai un éclat. -je vais de ce pas me réfugier chez mon oncle, le conseiller de grand' chambre ; je prendrai avec lui des mesures pour nous faire séparer... et nous verrons si, sans raison et sans preuves, sans prétextes même, on peut attaquer la réputation et l' honneur d' une femme comme moi.

L' Abbé, *en riant* .

Eh bien, président, la crois-tu ? ... *à part*.

oh je voudrais qu' il la crût ! *bas à la présidente*, allons ferme, madame, il est temps d' appuyer... je vais vous seconder... *haut*, écoute-donc, mon ami, tous les jours... on se trompe dans ces matières-là.

Le Président, *le fixant encore avec des yeux arrêtés* .

Un petit moment, monsieur l' abbé... s' il vous plaît, point de plaisanteries... j' ouvre les yeux petit à petit... et je vois très-bien que vous avez bû...

L' Abbé, *en riant* .

Oui, voilà ce que c' est... c' est le vin, mon ami... *bas à la présidente*, allons, madame, un petit coup de collier... c' est qu' il sera délicieux

p299

qu' il vous croie... cela vaudra de l' or... cela sera divin... *haut* : je te demande en grace de ne rien croire...

Le Président, *d' un air d' humeur* .

Eh non, monsieur, ne plaisantons-pas... je n' ai pas envie de rire... je reprends mon bon sens, moi... d' abord... c' est que vous êtes un coquin, si cela n' est pas... et si cela est-et cela n' est pas... car je commence à être sûr que cela n' est pas.

L' Abbé, *d' un ton badin* .

Oui, oui, cela n' est pas... et cela ne peut pas être... cela n' est jamais arrivé... à un président.

Le Président.

Ainsi, de quelque maniere que vous vous retourniez... dans les deux cas... que cela soit... ou que cela ne soit pas... dans les deux cas...

L' Abbé, *le contrefaisant* .

Eh bien ! Dans les deux cas... acheve donc... je crois que tu as du vin aussi.

Le Président, *d' un air ferme* .

Dans les deux cas, monsieur, ne mettez jamais les pieds chez moi... vous avez calomnié madame... je ne veux plus vous voir... sachez tout ce que vous y perdez, mon petit monsieur...

p300

tout étoit arrangé pour vous faire épouser ma fille.

L' Abbé, *reculant d' étonnement* .

à moi, ta fille ! ... à moi, un mariage véritable ! ...

à moi, la Demoiselle Nacquart ! ... l' affaire auroit-elle été canonique, madame ? ... vous le savez.

La Présidente.

Osez-vous bien encore ? ...

L' Abbé, *l' interrompant* .

Mon ami, outre cela... je l' aurois refusée... je ne veux point me marier, moi... je ne suis pas encore assez abandonné de Dieu... ni des femmes... comme tu sçais, président... pour m' aller marier.

La Présidente, *d' un air auguste* .

Sortez, monsieur ; et ne paraissez jamais devant moi.

L' Abbé, *se retenant pour ne pas rire* .

Je sors, madame... je n' en dirai pas davantage, parce que c' en est bien meilleur... je suis charmé que cela ait pris ce tour-là... j' en rirai toute ma vie...

et d' ailleurs, je suis enchanté que tout se soit passé dans la douceur... parce qu' il est de la dernière conséquence... pour moi... d' avoir de bons procédés avec les femmes... cela

p301

m' en fera avoir, bien sûrement, d' autres. *il sort.*

SCENE 14

le président, la présidente.

Le Président, *se jettant aux pieds de sa femme* .

Ah çà, ma chere femme, je te demande pardon... des soupçons impertinens... je t' en prie, que cela n' altere pas notre union, qui ne...

La Présidente, *l' interrompant et lui aidant à se relever* .

Ces choses-là, monsieur, se pardonnent rarement. Cependant la conduite que vous tiendrez par la suite avec moi, pourra effacer le ressentiment d' une femme vertueuse, et qui est trop attachée à ses devoirs, pour conserver des levains d' aigreur et de haine contre quelqu' un, que par son inclination, elle n' est rien moins que portée à haïr, quelque sujet qu' il en ait donné.

Le Président, *pleurant de tendresse* .

Ah ! Ma chere amie, ma tourterelle... sois sûre que toute cette bagarre-ci ne fera qu' augmenter...

p302

ma confiance... mes sentimens... mon estime et ma vénération.

La Présidente.

Nous verrons, monsieur, nous verrons. -mais passez dans votre cabinet vous reposer une heure ou deux. Prenez du thé. Je vous ferai avertir quand Messieurs Dupuis, que j' ai envoyé prier de passer ici ce soir, seront arrivés, et nous signerons le contrat de mariage de ma fille, qui est dressé depuis avant-hier.

Le Président.

Je le veux bien, ma chere épouse. Arrangez tout cela ; envoyez chez le notaire ; quand il sera venu, faites-le-moi dire... et je suis tout prêt à signer... je sens que cela se passe... oh oui, cela se passe.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)